Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 6 (1898)
Heft: 12

Artikel: Voltaire et Allamand
Autor: Maillefer, Paul
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-8206

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.10.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

6me année. N° 12. Décembre 1898.

REVUE
HISTORIQUE VAUDOISE

VOLTAIRE ET ALLAMAND

(Suite et fin).

La correspondance reprend en 1768 avec l'activité des années 1755 et 1756. Elle dure jusqu'en 1772. C'est l'époque où Voltaire, définitivement fixé à Ferney depuis 1760, y règne en grand seigneur et y vit en philosophe, entré déjà tout vivant dans l'immortalité.

C'est le moment où il peut voir lever la bonne semence de tolérance qu'il a répandue dans ses écrits. Il envoie régulièrement à Allamand ses œuvres nouvelles, et le pasteur vaudois les soumet à une critique parfois serrée mais bienveillante. Certaines épîtres à Voltaire sont de véritables dissertations.

Allamand, à cette époque, a quitté les *cavernes* de Bex pour la cure de Corsier.

XIX. Allamand a Voltaire

Corsier, 5 juillet 1768.

Je viens de lire et relire les conseils raisonnables à M. Bergier, les Jésuites chassés de la Chine et la profession du théisme. Il n'y a de neuf en cela que la façon, mais cette façon, jointe à la faveur du moment, me fait grand peur pour ma petite cure de Corsier, que j'ai tant pris de

peine à rendre logeable... Si on se met une fois à refondre nos cloches, ce ne sera pas pour s'arrêter en beau chemin, comme on fit il y a tantôt 250 ans; l'appétit viendra aux uns ou leur est déjà venu, il reviendra aux autres. On fera chez vous raffle de tout, et chez nous un petit réveillon de ce qui reste.....

A.

XX. Voltaire a Allamand

A Ferney, 8 juillet 1768.

Il ne peut y avoir rien de neuf pour vous, Monsieur, dans les petits écrits dont vous me parlez, pas même l'aventure d'Aaron, de la bonne femme et de sa brebis. Aussi je soupçonne que ces bagatelles n'ont pas été faites pour vous, mais apparamment pour de jeunes garçons catholiques qu'on veut empêcher de se faire moines, et pour de jolies filles qu'on craint de voir s'enterrer toutes vivantes dans un cloître. J'imagine du moins que c'est là le projet des auteurs de ces plaisanteries. Pour moi, Monsieur, qui ne suis qu'un vieux solitaire assez malade et point du tout plaisant, je serai charmé de m'instruire avec vous quand vous me ferez l'honneur de venir dans mon ermitage. Vous y serez libre comme chez vous. La liberté est le premier de nos droits, et l'amitié la plus grande de nos consolations.

J'ai l'honneur d'être, avec une grande envie d'être votre ami, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

V.

XXI. Allamand a Voltaire

Corsier, le 19 juillet 1768.

... Au fond, la profession du théisme reconnaît formellementun Dieu rémunérateur, et cela me rassure contre la méchante vieille de Saint Louis qui voulait brûler le paradis et noyer l'enfer. Passe encore pour l'enfer, mais gardons le paradis, quand ce ne serait que pour y bien rire un jour de nos folies présentes, tant dévotes que profanes. D'ailleurs, quand je mets la main sur la conscience, et que je considère tous les plis et les replis de la soutane, je ne doute pas que ces ennemis ne puissent avoir de bonnes intentions en ne lui faisant quartier sur rien. Toute la sottise et toute la méchanceté n'est pas dans le cloître. Il y en a partout et de tout poil. Je pardonnerai même volontiers de porter l'humeur et

la raillerie peut-être un peu trop loin, car à qui appartient-il de réduire autrui à son propre niveau ; je demande seulement qu'après s'être épanoui la rate à nos dépends, on veuille bien revenir à des principes fixes, prendre l'affaire aussi sérieusement qu'elle le mérite, et ne pas tant se presser de mettre tout à bas, que nous soyons en péril de demeurer à l'air du temps...

Je n'ai cessé un moment d'être chrétien à ma mode. La question serait de voir si l'auteur des Conseils et moi nous nous sommes rencontrés sur cette autre manière de s'y prendre, ou en deux mots s'il n'y aurait pas moyen d'arrêter et d'exécuter un plan de religion universelle capable de faire le bonheur du genre humain, la gloire éternelle de la philosophie, sans oublier celle de Jésus-Christ dont nous mangeons le pain depuis dix-sept cents ans, et qui avait assurément saisi la bonne idée, car ce n'est pas sa faute si, après lui, sa parole a été faite chair. J'en atteste sur le point particulier de la tolérance, ce mot de l'essai : *Ah ! si nous voulons imiter Jésus-Christ, soyons martyrs et non pas bourreaux*. De grâce, Monsieur, a-t-on jamais rien écrit, rien dit, rien pensé de plus naturel, de plus noble et de plus vrai ? Y a-t-il rien de plus sublime dans Bossuet. Je voudrais avoir donné seize volumes in-quarto de sermons que j'ai écrits et prêché pour cette seule ligne. Mais puisque je n'ai pas été prédestiné à la faire, j'opine, au moins, qu'on dresse une pyramide au centre du monde chrétien, et qu'on y grave cela dans toutes les langues de la Pentecôte. .

A.

XXII. Voltaire a Allamand

27 juillet 1768.

Le corps est faible chez moi, Monsieur, et l'esprit n'est pas prompt. Je vous réponds tard, mais j'espère vous voir bientôt. Vous trouverez chez moi des livres, de la liberté, l'amour de la vérité, une estime parfaite pour vous et une grande envie de vous plaire. Vous me direz comment les têtes que j'ai coupées à mes colimaçons sont revenues. Voilà un beau problème de physique et de métaphysique.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentiments que vous méritez, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

L'ermite de Ferney.

Allamand se rendit enfin à l'invitation. De retour dans sa cure, il témoigna encore à son hôte sa joie et son admiration.

XXIII. Allamand a Voltaire

Corsier, 19 août 1768.

Monsieur,

Me voilà rétabli dans mon presbytère, la tête pleine de Ferney et le cœur de son illustre et aimable maître. Comblé de l'accueil que j'y ai reçu, je me hâte, Monsieur, de vous en réitérer mes très humbles remerciements. Conservez-moi de grâce votre amitié. L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux. J'avoue que milord Bolingbroke m'a mis fort mal à mon aise. Il me faudra au moins trois ou quatre lectures pour en revenir, et qui sait si j'en reviendrai. Entre nous, pourtant, je crois qu'il serait plus dangereux s'il était moins passionné, et cette passion que je déteste dans les chrétiens m'étonne toujours dans les ennemis du christianisme. De grâce qu'en ont-ils besoin, et à quoi bon s'emporter et dire des injures? Encore peut-on nous passer cela, à nous qui avons notre état et nos bénéfices à défendre, mais pourquoi tant de fiel coule-t-il avec l'encre des sages? Ils disent que notre bile leur fait de la bile ; je le vois bien et je n'en suis pas plus édifié. A quoi sert d'être philosophe, si on n'est pas plus maître chez soi qu'un théologien?

Je vous ai parlé d'un misérable qui a calomnié Jésus-Christ et sa mère. Il en a fait amende honorable dans l'église de son lieu ; après quoi il a reçu le fouet dans les carrefours, et on l'a transporté de l'autre côté du lac, pour devenir ce qu'il pourra, pourvu qu'il ne rentre plus en Suisse. C'était d'ailleurs un mauvais sujet, mais en vaudra-t-il mieux pour laisser une femme et quatre enfants dans la misère et dans l'opprobre, et pour être lui-même dans la nécessité de se faire pendre au premier gibet. Jésus-Christ avait dit que tout blasphème contre lui peut être pardonné,... mais on a craint à Berne les progrès de la contagion qui a déjà gagné le peuple comme vous voyez. MM. Bolingbroke et Fréret pourraient bien avoir ces coups de verge sur la conscience...

A.

XXIV. Voltaire a Allamand

24 août 1768.

Ce vieux philosophe fait mille tendres compliments au philosophe entre deux âges. Il le plaint beaucoup d'être réduit au malheureux métier auquel il est si supérieur par son esprit et par ses lumières. Mais ce serait une grande consolation pour le genre humain si ses confrères pouvaient lui ressembler, et substituer comme lui la morale aux absurdités. Mylord Bolingbroke a écrit en anglais ; il faut que chacun parle selon son caractère. Les uns font des catilinaires, les autres des satires de Pétrone ; quelques-uns des épigrammes de Martial. Lorsqu'on a l'horreur et la démence à combattre, il faut tantôt porter dans les esprits la plus vive indignation, et tantôt employer la plaisanterie. Il y a des monstres qu'il faut attaquer de tous les côtés et même par le ridicule.

Peut-être a-t-on bien fait, Monsieur, de punir votre ivrogne. Il n'appartient pas à un pareil gueux d'avoir raison. Il faut peut-être que la canaille respecte ce qui n'est fait uniquement que pour la canaille. Le tort de ce pauvre diable est, ce me semble, d'avoir dit publiquement en 1768 ce qu'il ne sera permis de dire qu'en 1778. Ce n'est qu'une erreur de chronologie.

V.

XXV. Allamand a Voltaire

Corsier, le 9 décembre 1768.

Monsieur,

Il faut que ce grand vilain coche ait emporté mon A.B.C. jusqu'à Berne, car je ne l'ai reçu qu'à dix jours de date. Aussi, Monsieur, ai-je les yeux gros et rouges pour avoir passé la nuit à y prendre ma leçon. Mais j'en suis bien payé par le plaisir indicible qu'elle m'a fait, et dont je me hâte de vous rendre mille grâces, sauf toujours ce qui intéresse trop notre pain quotidien. Je ne peux me lasser d'admirer cette abondance, cet agrément et cette mâle vigueur d'une plume que tant de travaux devraient avoir épuisée et raccornie... Combien de choses en si peu de feuilles et souvent en deux mots, et de choses neuves et tranchantes. C'est l'A. B. C. de toutes les sciences morales, mais comme les éléments

de Newton étaient ceux de la physique, il y a je crois quatre vingts ans. Ah, Monsieur ! qu'un si beau couchant ne s'occupe-t-il à tirer tout le parti possible de l'Evangile plutôt qu'à se donner de l'humeur contre lui. Pardonnez de grâce cette effusion à mon extrême attachement pour vous, et au désir qui me travaille qu'une si belle et si grande partie de la terre n'ait pas perdu 1500 ans à être chrétienne.

Il y a divers traits dans ces entretiens, même entre les plus hardis, que vous me verriez saisir sans difficulté. Je ne suis point effrayé, par exemple, de l'éternité du monde, telle que vous la proposez. Celle de la matière m'a toujours paru certaine. Je suis assuré que l'Ecriture ne contredit ni l'une ni l'autre, et mes amis ont vu depuis longtemps une paraphrase du 1er chapitre de la Genèse qui leur a paru simple et naturelle, et d'où il résulterait que Moïse n'a songé ni à la création de rien, ni à autre chose qu'à une manière de déblaiement de cette terre. Sur nombre de faits, de dogmes et de maximes vous trouveriez nos écrivains du Vieux et du Nouveau Testament beaucoup plus traitables qu'on ne pense, et surtout beaucoup plus traitables que nous autres théologiens...

A.

XXVI. Voltaire a Allamand

18 juillet 1769.

Le bibliothécaire de Monsieur Allamand lui fait ses plus sincères compliments, et lui envoie ces deux volumes qu'il vient de recevoir. Ces livres ne peuvent qu'amuser Monsieur Allamand et ne peuvent rien lui apprendre.

La lettre qui suit contient outre quelques détails particuliers une dissertation copieuse sur l'œuvre de Voltaire. Nous n'en citons que les appréciations générales. Allamand arrive à se perdre dans des critiques de détail où il fait preuve de beaucoup d'érudition, mais de trop de pédantisme.

XXVII. Allamand a Voltaire

Corsier, 25 janvier 1770.

... Pendant que j'étais à travailler de toutes mes forces pour la vigne de mon Maître, il a permis que la mienne fut

grêlée impitoyablement, et qu'au lieu de douze cents bonnes pintes de vin nouveau que je devrais avoir actuellement à boire ou à vendre, je suis réduit à quelques bouteilles de vieux, qu'il faut reporter chaque fois à demi pleines, pour n'être pas à sec le lendemain. Avec cela comment aurais-je le cœur de prendre fait et cause pour la maison? *Deorum injuriae Diis curæ*, puisqu'on me grêle comme si ma vigne n'était que du persil, et moi un amorrhéen ou le curé Meslier. Qui sait pourtant si ce n'est point mon attachement pour l'ouvrier de l'Œuvre qui m'a attiré cette avanie. Et néanmoins ce n'est pas comme Ante-Christ que j'aime et que j'honore cet ouvrier-là ; c'est comme étant lui-même des plus admirables chefs-d'œuvre de Celui qui a fait toute l'armée des cieux. Il pourrait bien être damné pour les siens ; mais il ne l'est pas encore, puisqu'il a été baptisé; et je n'ai pas oublié ce que feu ma grand-mère disait, pour mes raisons, toutes les fois qu'on instruisait mon procès pour quelque espièglerie, c'est qu'il y a 12 heures au jour ; ce qui devait signifier qu'il ne faut désespérer de rien, ni de personne. Quc sait donc si le coche ne m'apportera point à la fin quelque œuvre philosophique qui soit bonne chrétienne? Je vous souhaite, Monsieur, de bon an, que nous vivions assez vous et moi pour cela.

J'ai appris de Grasset qu'il a de vous, Monsieur, la permission de vous imprimer en 34 volumes ; et il m'a envoyé une montre de l'édition qui est fort bien. Il ne pouvait rien lui arriver de plus salutaire à sa compagnie. *Hic meret cera liber sosiis.* D'ailleurs je suis flatté de l'honneur que vous faites à notre pays. Si je pouvais être à Lausanne durant l'impression, je ne céderais de bonne grâce à personne la revision des épreuves, dussiez-vous être de temps en temps importuné de mes doutes et scrupules. Car ma vanité serait non pas que notre édition fermât la bouche aux *etc.* et aux *etc.*, mais de donner contentement à ceux qui, sentant l'importance de cette riche collection, voudraient qu'il n'y demeurât rien de ce qu'Horace aurait appelée *paucæ maculæ quæ aut incuria fudit, aut humana parum cavit natura.* La collection à part, et supposant qu'il s'agît de tenir le compositeur en respect sur l'œuvre théologique, l'auteur trouverait-il mauvais que je lui proposasse de voir à quoi sert tout ce mépris, cette aversion et cette exécration qu'il marque pour ce pauvre peuple

juif, qui, tout en rognant nos ducats, a pourtant la gloire unique de couvrir la plus belle partie de la terre des rejetons de sa loi et de ses prophètes, d'en avoir eu le pressentiment en même temps que les Romains avaient celui de leur empire, de survivre à cet empire et à tant d'autres monarchies qui semblaient avoir pris à tâche de l'anéantir et de compter Copernic, Galilée, Gassendi, Bacon, Kepler, Descartes, Newton, Corneille, Racine, etc., — l'ermite de Ferney, avec qui je n'ai garde de mettre ceux de la Charente et de la Marne en rang d'oignon, de les compter, dis-je, entre ceux qui ont été baptisés au nom de l'un de ses citoyens. N'y aurait-il donc rien à gagner, pour toute bonne fin, à dessaler un peu ce qui a été lâché dans ce ton d'aigreur, et à donner aux disciples de Jésus-Christ l'exemple de la douceur et de la débonnaireté qu'il s'attribue, et dont il s'est rarement écarté. Je sais bien que cette douceur est dans le système de tolérance, mais je la voudrais partout ailleurs, et qu'il n'y eût aucun prétexte de dire qu'à en juger par le style des philosophes, s'ils sont jamais les maîtres, ils seront aussi hommes que n'ont jamais été les Juifs et les chrétiens.

Je voudrais aussi revoir tous les faits allégués dans la chaleur de la composition....

J'avoue, Monsieur, qu'au fond ce ne sont là que des bagatelles, et que quand on en pourrait relever beaucoup d'autres pareilles, reste toujours le fond des choses qui ne laisse pas d'être d'une importance infinie, et de démontrer que la religion a grand besoin d'être rendue plus utile au monde, et plus digne du siècle que vous avez éclairé. Mais, de grâce, travaillons-y donc sérieusement et de sang-froid. Prenons même les propositions honnêtes de l'Œuvre théologique pour préliminaires, et qu'on forme un congrès qui offre enfin au genre humain, en articles clairs et précis, la religion dont il a besoin. Je me persuade que quatre plénipotentiaires que vous nommeriez règleraient en trois jours, sous votre médiation, tous les articles de la paix universelle, et je ne doute presque pas qu'ils ne fussent bien près d'être acceptés dans toute l'Europe en moins de dix ans. Voilà mon château en Espagne ; il ne tient qu'à vous de le réaliser en formant le congrès à Fernex...

Et la réhabilitation des Sirven qui est votre ouvrage, à quoi songeai-je de ne pas vous en féliciter. Voilà une œuvre

chrétienne, celle-là ! Elle vous a valu dans la gazette de Berne le titre de *Nestor du Parnasse*. Cela peut passer, mais j'aime mieux vous appeler le génie tutélaire de l'innocence contre la tyrannie du fanatisme. Puissiez-vous conserver assez de force et de vie pour achever de le désarmer.

A.

XXVIII. Voltaire a Allamand

22 octobre 1770.

En vous remerciant, Monsieur, de vos quatre dents ; c'est précisément tout ce qui me reste. J'ai bâti quatre maisons pour les émigrants de Genève depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir. J'aurai bientôt quatre manufactures. Monsieur l'abbé Terrai, contrôleur général des finances de France, m'a pris quatre cent mille florins. J'ai à la fois quatre maladies ; j'aurai bientôt quatre pieds de neige à mes fenêtres. Voilà le quartenaire de Pythagore nettement expliqué.

Je sais très bien la généalogie de Madame Necker. Votre ministre n'avait pas cru si bien faire.

Je ne sais si vous avez lu le système de la Nature. Il fait plus de mal aux âmes que le système de Law n'en a fait aux bourses. Voici une petite réfutation honnête de ce Protagauras.

Vos ouailles ni les miennes n'entendent rien à tout cela, ni moi non plus. Que Dieu et la Nature vous aient en leur sainte et digne garde.

V.

Dans la lettre suivante Allamand fait un éloge du livre intitulé *Dieu ;* il tire de l'œuvre de Voltaire une foule de citations qu'il appelle « des traits d'une lumière si brillante et si pure qui sont répandus dans tout ce que vous avez fait et qui peuvent toujours servir à vous ramener au gîte ».

XXIX. Allamand a Voltaire

Corsier, 24 octobre 1770.

... Ici par exemple : *Mon Dieu est le maître de la nature* (donc N. B. point de *fatum*). *Il m'a donné l'idée de la justice et de la bienfaisance, Il veut donc que je sois juste et*

bienfaisant (donc point de *fatum*). *Le mot de Nature n'est qu'un mot. La matière ne peut être organisée que par l'intelligence : — Cœli narrnant gloriam – dei. Craignez d'être ingrat, vous à qui il a tant donné. Comment y aurait-il une intelligence en nous, s'il n'y en avait pas une dans la nature? Si la Nature combine, elle est intelligente ; si elle ne combine pas, quelque intelligence a combiné pour elle. Nous avons dans les flots agités de cette mer orageuse un besoin continuel de consolation et d'espérance ; avec l'une et l'autre on m'ôte le courage et les forces si on me crie qu'il n'y a point de port. Quand la croyance d'un Dieu ne préviendrait par an que dix méchancetés de chaque espèce, la terre entière doit l'embrasser. Il faut écraser la superstition sans blesser la religion qu'elle infecte. Un Dieu et des lois sages, de bons prêtres, doux, pieux, sans superstitions, charitables, tolérants....*

Je sais encore moins de fonderie que de métaphysique ; mais que voulez-vous qu'un cheval de bronze fasse tout seul à Versoix ? Je m'étonne que vous ne pensiez pas plutôt à obtenir pour ce lieu-là d'y pouvoir faire un essai de Religion raisonnable et de lois sages. Je suis fort trompé si ce ne serait pas le moyen d'avoir bientôt sans le secours de M. l'abbé Terrai, une ville et des habitants. Ah ! Monsieur, si vous allumiez sérieusement ce flambeau, pouvez-vous douter que tout ne prît feu dans peu d'années. Quel bienfait pour le genre humain et quelle gloire pour Ferney.

Je crains bien que ce froid prématuré ne vous éprouve beaucoup ; mais il y a dans votre tempéramment des ressources qui me rassurent. Sans cela comment serait-il possible qu'à cet âge, et après tant de travaux, vous ne craignissiez pas d'en entreprendre de nouveaux, et vous conservassiez une tête si saine et une fibre si vigoureuse, et qu'avec vos quatre dents vous puissiez mordre encore si serré ce professeur du Collège Duplessis?

Voilà une polissonnerie, mais elle est dite, pardon pour elle et pour le texte. Je n'y vois plus ; conservez-moi de grâce votre support et votre bienveillance et continuez d'agréer de ma part le plus respectueux dévouement.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A.

XXX. Voltaire a Allamand

12 novembre 1770.

Je vous dois depuis longtemps une réponse, Monsieur le prédicant philosophe, mais un vieux malade ne fait pas toujours ce qu'il veut. C'est une opinion reçue en Angleterre, qu'Abadie était socinien. Vous savez que Jerôme dans sa lettre à * Gammaque avoue qu'il écrit souvent d'une façon et qu'il pense d'une autre. Je ne dis pas cela pour accorder le fatum avec Dieu et la Liberté. Tout cela s'arrange à merveille chez Homère, chez les Turcs et chez nous, quand on veut s'entendre sans se manger les yeux, comme on faisait il n'y a pas si longtemps. Il en est dit quelque chose à l'article *Destin*, mais ce n'est que pour le quatrième tome. Les trois premiers sont à peine pour A. B. C. Cet alphabet pourra faire crier, quoiqu'il soit d'un bon catholique. Il faut laisser crier, tâcher d'être supportable, et supporter tout le monde. Plus on est sceptique, plus on est de bonne composition. Je passe ma vie à prêcher la paix, et à tourner en ridicule ses ennemis. Par cette manœuvre, je fais un peu de bien, c'est ce qui me fait trouver grâce devant vous. J'aurai l'honneur de vous faire parvenir les trois rogatons alphabétiques le plus tôt que je pourrai.

Je vous prie de me conserver vos bontés dont je sens tout le prix, et de compter sur mon très sincère dévouement.

V.

L'abbé Terrai m'avait pris deux cent mille francs dans son expédition de houzard, avant qu'il fût question d'Alexandre.

XXXI. Voltaire a Allamand (1)

17 juin 1771.

Une partie de ce que je désirais, Monsieur, est arrivé. Je ne voulais que la tolérance, et pour y parvenir il fallait mettre dans tout leur ridicule les choses pour lesquelles on ne se tolérait pas.

Je vous assure que le 30 mai dernier, Calvin et le jésuite * Garrasse auraient été bien étonnés s'ils avaient vu une centaine de vos huguenots dans mon village devenu un lieu

(1) Cette lettre a déjà été publiée dans la correspondance de Voltaire.

de plaisance, faire les honneurs de ce que nous appelons la fête de Dieu, élever deux beaux reposoirs, et leurs femmes assister à notre grand'messe pour leur plaisir. Le curé les remercia à son prône, et fit leur éloge. Voilà ce que n'auraient fait ni le cardinal de Lorraine ni le cardinal de Guise.

Il est vrai que je ne suis pas encore parvenu à faire distribuer aux pauvres les trésors de Notre-Dame de Lorrette pour avoir du pain ; mais ce temps viendra. On s'apercevra que tant de pierreries sont fort inutiles à une vieille statue de bois pourri. *Dic lapidibus istis ut panem fiant.*

Il ne faut plus compter sur la prétendue ville de la tolérance qu'on voulait bâtir à Versoix. Elle n'existera qu'avec la ville de la diète européenne, dont l'abbé de St-Pierre a donné le plan. Mais du moins il y a un village de libre en France, et c'est le mien. Quand je ne serais parvenu qu'à voir rassemblés chez moi comme des frères des gens qui se détestaient au nom de Dieu, il y a quelques années, je me croirais trop heureux.

Vous m'écrivîtes il y a longtemps, Monsieur, que certaines brochures dont l'Europe est inondée ne feraient pas plus d'effet que les écrits de Tindal et Toland. Mais ces messieurs ne sont guère connus qu'en Angleterre ; les autres sont lus de toute l'Europe ; et je vous réponds que de la mer Glaciale jusqu'à Venise il n'y a pas un homme d'Etat aujourd'hui qui ne pense en philosophe. Il s'est fait dans les esprits une plus grande révolution qu'au XVI^e^ siècle. Celle de ce XVI^e^ siècle a été turbulente, la nôtre est tranquille. Tout le monde commence à manger paisiblement son pain à l'ombre de son figuier, sans s'informer s'il y a dans le pain autre chose que du pain. Il est triste pour l'espèce humaine que pour arriver à un but si honnête et si simple, il ait fallu périr dix-sept siècles de sottises et d'horreurs.

Adieu, Monsieur, je suis bien fâché que mon domicile qui s'embellit tous les jours soit si loin du vôtre. Je voudrais que votre Jérusalem fût à deux pas de ma Samarie.

Je vous embrasse sans cérémonie, du meilleur de mon cœur, avec bien de l'estime et de l'amitié.

V.

Je suis aveugle et mourant, mais les vingt-quatre lettres de l'alphabet sont à peu près remplies.

XXXII. Voltaire a Allamand

1er avril 1772, à Ferney.

Le vieux malade de Ferney fait ses très tendres compliments au pasteur des ouailles de Corsier. Il le supplie de vouloir bien lui dire quel est un Monsieur Veillon, demeurant à Bex, dans un des plus horribles séjours de la terre, et faisant assez joliment des vers. Est-ce une ouaille devenue homme d'esprit en entendant parler Monsieur Allamand ? Ne serait-ce point le pasteur qui lui a succédé ? J'ai envie de savoir ce qui en est. Je voudrais bien que Monsieur Allamand fît encore un voyage à Genève, je serais fort aise de ne point mourir sans l'embrasser.

V.

Ici s'arrêtent nos documents. Le vœu de Voltaire fut-il exaucé; put-il encore serrer Allamand dans ses bras ? Nous ne saurions le dire. Peu après cette dernière lettre (28 avril 1773), Allamand quitta ses ouailles de Corsier et vint à Lausanne occuper la chaire de grec et de morale. Placé plus près de Voltaire, il eut peut-être l'occasion de le voir plus souvent. Il survécut de six ans à son grand ami. Les lettres retrouvées dans ses papiers n'ajouteront pas grand'chose à ce qu'on sait de Voltaire. Mais elles nous montrent en quelle estime Allamand était tenu par le plus grand esprit de son siècle. Cette estime et ce que nous avons pu voir d'après les propres lettres d'Allamand démontrent que Gibbon n'exagérait pas trop quand il disait[1] : « Allamand, ministre dans le Pays de Vaud, est l'un des plus beaux génies que je connaisse... Cet homme qui aurait pu éclairer ou troubler une nation, vit et mourra dans l'obscurité. »

Paul Maillefer.

[1] *Virgile Rossel. Histoire littéraire de la Suisse romande*, II, 121.